

Souvenirs d'un banquier Premières armes en Asie...

1^{re} partie
Année 1953

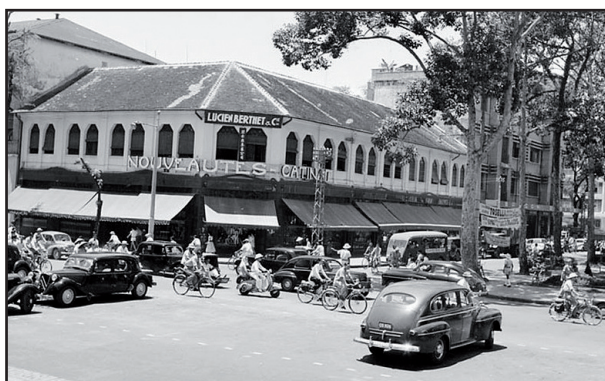
> *Saïgon (en haut et en bas): scènes de la vie quotidienne.*



>> En 1953, un tout premier poste au service de la Banque de l'Indochine a fait du stagiaire que j'étais à l'époque, le témoin bien involontaire d'une tragédie, celle de Dien Bien Phu, la défaite humiliante du corps expéditionnaire français au Tonkin.

Terrible expérience. Tant de souffrances inutiles, tant de décisions erratiques, tant de sacrifices vains. Tout cela paraît irréel, sinon incompréhensible aujourd'hui, à plus d'un demi-siècle de distance.

Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, l'Indochine connaît de nombreux incidents sanglants. L'occupation japonaise d'une part, la révolution communiste en Chine d'autre part, contribuent à créer un climat insurrectionnel dans le nord du Vietnam. En 1946, le chef des insurgés du Tonkin, Ho Chi Minh est invité à Paris où il a fait toutes ses études. Il est reçu comme un chef d'État.



Les négociations échouent, et le Gouvernement français décide d'envoyer un corps expéditionnaire pour aider l'Empereur du Vietnam à pacifier le pays.

Le Vietnam est riche et bien géré. Il est redevenu le premier exportateur mondial de riz, de caoutchouc et de poivre. La France entend rétablir l'ordre au Tonkin et protéger ainsi les trois pays qui font partie de l'Indochine : le Vietnam, le Laos et le Cambodge. Au Tonkin, l'ennemi reste la plupart du temps invisible. Les coups de force visent essentiellement nos points d'appui proches de la frontière chinoise. Le corps expéditionnaire se bat donc au côté des trois populations du Vietnam, celle du Tonkin, mais aussi celle de l'Annam où demeure l'Empereur Baodai, et celle de la Cochinchine, le grenier à riz, où se trouve la capitale commerciale Saïgon. Rien ne distingue les insurgés communistes des paysans de ces trois régions. Ils se sont fondus dans la masse.

En juin 1953, j'allais relever un agent de la banque en mauvaise santé, atteint d'amibiase, qu'il avait fallu rapatrier d'urgence. Destination Haïphong, un port charbonnier du Tonkin à 100 km de Hanoï. Une succession de vols aériens m'avait fait découvrir, après plusieurs étapes au Moyen Orient et en Asie, la ville de Saïgon à l'aube de la troisième nuit de voyage. On me prie d'y attendre une place sur l'avion militaire qui dessert le Tonkin où se situent les combats. Au cours de cette brève halte, je découvre une ville particulièrement calme et sereine. Une belle ville à la française. Des avenues plantées de platanes, des villas confortables entourées de jardins tropicaux. Totalement inattendu.

> **La Banque de l'Indochine à Saïgon :**
 « Je découvre un bâtiment imposant,
 aux allures de temple grec, qui rappelle
 l'Église de la Madeleine à Paris. »

Une certaine joie de vivre, chez les expatriés qui y travaillent, mais aussi chez les Saïgonais eux-mêmes, Vietnamiens et Chinois mêlés. **Nulle trace d'un état de guerre**, alors que les combats font rage, au nord du pays, à mille kilomètres de là ; je comprends mal une telle situation...

Mon premier souci est de prendre contact au sein de la banque, avec ceux qui allaient devenir des collègues. **Je me rends donc au siège principal de Saïgon, et là, surprise**, je découvre un bâtiment imposant, aux allures de temple grec, qui rappelle l'Église de la Madeleine à Paris. La rue Catinat, toute proche, étale ses terrasses de café de ville méridionale. Un cercle sportif ultra-chic paraît réservé à l'élite. J'étais prêt à en découvrir davantage, mais **ce bref contact fut brutalement interrompu**. Une place venait d'être libérée sur l'avion militaire du lendemain.

L'arrivée à Haïphong me bouleverse. Le directeur de l'agence de la banque m'attend sur le tarmac. Il prend ma valise sur son épaule et m'entraîne vers une voiture à quelques mètres de la carlingue. **Ce premier contact augure au mieux de l'accueil qui me sera réservé partout**, y compris chez les militaires qui allaient m'ouvrir leur popote, à bras ouverts, en tant qu'officier de réserve. **Une ambiance d'entraide dans une ville en état de guerre.** Même si les combats se situent un peu plus au nord et se livrent la nuit plutôt que le jour, sur les routes qui relaient nos dispositifs militaires, je constate une franche camaraderie et une solidarité dans l'épreuve. En ville, une certaine tension. Des uniformes partout. Et pour moi, en tant qu'officier de réserve du génie, des retrouvailles inespérées avec deux officiers avec lesquels j'avais vécu ma période d'occupation en Allemagne à Radolfzell, sur le bord du lac de Constance.



Le fait d'être en popote avec eux, m'ouvre les yeux sur la situation générale, sur ses difficultés, mais aussi sur les curieux projets élaborés par les hautes autorités militaires pour prendre l'avantage sur un ennemi invisible de jour, et si actif de nuit...

En février, un certain Général Navarre est nommé commandant en chef des troupes du Tonkin, en remplacement du Général Salan. Son ordre de mission : lancer une offensive contre un ennemi qui se cache. Et lui imposer une paix négociée à notre avantage. Objectif ultime des gouvernements radicaux-socialistes successifs en France, de Laniel, Mayer, Mendès-France : **obtenir une nette victoire.**

Le Général Navarre n'a aucune expérience de l'Asie. Ignore tout des mentalités locales ainsi que du terrain. Prétend avoir un œil neuf et veut mobiliser le corps expéditionnaire, sabre au clair pour affronter l'ennemi. Un ennemi considéré comme affaibli par quelques réussites françaises à Hoa-Binh et à Na San, deux postes pièges où le feu de l'artillerie française et notre aviation avaient prévalu précédemment. L'ennemi était tombé dans ces deux pièges et y avait perdu huit mille combattants.

L'idée d'un nouveau piège naît dans l'esprit du Général Navarre. Afin qu'il soit tentant pour l'ennemi, il veut créer ce piège de toutes pièces, loin de nos bases militaires, à un endroit crucial pour l'ennemi : son alimentation en armes depuis la Chine, le long de la frontière du Laos, voisin. Dès lors, Haïphong donne l'impression d'une ville mobilisée où le Général Navarre et son adjoint, le Général Cogny, organisent défilés, démonstrations de force, réceptions en tous genres, bals en tenue blanche... des mondanités surprenantes dans une situation de guerre larvée.

> **À Haïphong, les quais près des Messageries fluviales.**

Souvenirs d'un banquier Premières armes en Asie...



> À Haiphong, avenue Paul Doumer.

terrestre ne pourra venir de Hanoï ou de Haiphong situées à trois cents kilomètres de là. **Le Général considère qu'avec la supériorité sur laquelle il compte, artillerie et aviation, il met toutes les chances de son côté.** Créer une piste d'atterrissage, au fond d'une cuvette, installer de l'artillerie sur les collines qui l'entourent. Le Génie aéroporté se chargera du travail et y mettra les moyens nécessaires...

Au mess des officiers où je déjeune chaque jour, les commentaires vont bon train. Un ravitaillement aérien permanent, puisque seul utilisable, va compliquer dramatiquement la situation. **Cette stratégie ne tient pas compte du terrain et deviendrait impossible à tenir en période de mousson.** Stratégie qui sous-estime la capacité de l'ennemi à venir en très grand nombre et même d'acheminer, de nuit, un armement lourd. On nous dit : « *Tout sera réglé avant la saison des pluies. L'ennemi, sous surveillance aérienne, sera aisément repérable. Il ne dispose que d'une simple piste forestière impraticable à tout transport de masse. C'est une affaire de trois mois au plus.* » Tout opposant se fait taxer de défaitisme voire de couard.

>> Ainsi va naître le camp retranché de DBP (Dien Bien Phu). Une gageure, dans un environnement hostile, supposant des prouesses, tant sur le plan stratégique que technique. **Un piège qui allait se refermer sur nous-mêmes...** La suite au prochain numéro...

En même temps, la dévaluation de la piastre a donné un coup d'arrêt à de nombreux trafics avec la Métropole. Résultat : la solde des militaires français du contingent s'en trouve valorisée. **L'argent abonde et le commerce est florissant.**

L'activité à la banque est à son comble. Je n'ai, de ce fait, jamais le temps de me déplacer avec mes amis militaires ni à Hanoï, que je ne connais pas, ni à Doson, une plage superbe, me dit-on, sur le golfe du Tonkin. **En août, nous apprenons que la guerre de Corée, vient tout juste de cesser entre les États-Unis et la Chine.** Le Général Navarre ne tient aucun compte de ce contexte. **Il ne renonce pas à son projet.** Le choix d'une cuvette, en l'occurrence, unique clairière sur des milliers de kilomètres de forêt impénétrable, loin de nos lignes, la solution pour l'affrontement qu'il recherche. Il veut bloquer l'adversaire sur cette piste dite Ho Chi Minh, essentielle pour son armement. Par ailleurs, l'absence de toute route jusqu'à cette cuvette pourrait servir d'appât, car l'adversaire saura qu'aucun secours

 Bernard DELAGE

Conseiller du Commerce extérieur de la France
Ancien directeur Indosuez

>> APOPHTEGMES...

L'enfant est
un fruit
qu'on fit.
Léo Campion

L'expérience
est
l'addition de
nos erreurs.

La tolérance, c'est
quand on connaît
des cons et qu'on
ne dit pas les noms.
Michel Audiard

Mieux vaut être
une vraie croyante
qu'une fausse
sceptique.